

... La terrible grâce qu'offre le malheur

Peu importe où nous sommes, par Antoinette Rychner

Peu importe où nous sommes raconte l'odyssée d'une famille confrontée à la maladie, une leucémie, contractée par Aloys, un garçon de 5 ans. La mère, le père, les amis s'organisent tant bien que mal entre les entrées et les sorties de l'hôpital pour que le quotidien résiste courageusement et amoureuxment aux crises de découragement, et parfois de résignation.

Le récit nous restitue ce combat, qui commence à la fin de l'été, et se termine en avril. Il se présente sous la forme d'un journal, rédigé au fil des jours et séparé par le calendrier des mois, ou plus précisément sous la forme de lettres, écrites au petit dernier, au nom bien choisi dans une fratrie de trois, Benjamin.

« Tu as trois mois. L'été tire à sa fin, la chaleur se prolonge. Ton frère, qui vient d'entamer sa toute première année d'école, se plaint de douleurs aux jambes, aux joues, au ventre, aux fesses. »

Le bébé a dix semaines lorsque débute le texte, sa mère doit constamment le nourrir, le changer, le bercer, le protéger. Elle lui parle sans cesse, l'interpelle, s'accroche à son babil et à ses sourires. C'est cette voix qui nous est donnée à lire. Elle est parfois éraillée par la douleur – et des images de cérémonie funèbre viennent à la narratrice à sa grande honte ; parfois aussi par la culpabilité – n'a-t-elle pas échoué à protéger son enfant du mal ? et parfois aussi par des images de bonheur et d'innocence que le nourrisson déclenche. Benjamin prend au fur et à mesure du texte une place considérable, devenant présent à presque toutes les pages. Il accroche notre sympathie de lecteur, comme il déclenche un sourire aux amis, au personnel de l'hôpital et à tous ceux à qui il est confié. Le texte nous le montre comme si chacun le connaissait, voire le reconnaissait. C'est un enfant, il est âgé de quelques mois et nous sourit.

« A tous, tout le temps, tu souris : sans distinction de classe ni de beauté, d'âge ni de sexe. Devant tout ce que tu identifies comme visage, sur le champ tu souris, de tout ton être. »

La famille fait toutes les démarches possibles pour ne pas être séparée. Finalement la mère et Benjamin dormiront dans une maison à proximité du CHUV, destinée aux parents d'enfants hospitalisés, tandis que le père et Aloys passeront leurs nuits à l'hôpital. Le traitement se fera par chimiothérapie, il y en aura pour six mois. « A l'issue du protocole, leur disent les médecins, si la maladie n'est plus détectable, on parle de rémission. Après cinq ans sans récurrence, de guérison. »

La longue vie dans les couloirs, les changements d'étage, les combinaisons qu'il faut enfiler, les box vitrés à l'allure d'aquarium, l'entrée aux soins continus, tout le séjour à l'hôpital est décrit à l'enfant comme si sa mère était sonnée par des coups trop forts. Elle subit, résiste de toutes ses forces, lutte pour son enfant malade. L'amour de son compagnon et de leurs proches, sa fureur de mère, mais en grande partie aussi le corps du petit enfant qui pend constamment contre sa poitrine dans le porte-bébé, lui donnent une force incroyable dont elle ne soupçonnait pas l'existence et qui la rendent vivante comme jamais.

Il y a des pages lumineuses qui nous disent que les heures consacrées à la souffrance de ceux qu'on aime peuvent devenir des amorces de bonheur, tant elles sont vécues avec l'intensité des moments de grâce. L'humanité semble avoir changé, et loin d'être définie par l'égoïsme, l'empressement, l'indifférence ou la lâcheté des regards détournés, elle devient fraternité, partage, gentillesse. Ces mots sont trop souvent oubliés ou considérés comme mièvres. Dans la lumière blanche des hôpitaux, un homme gentil n'est pas un sot.

« Ce qui contribuera à me sauver dans les jours qui suivent, c'est la compréhension et la compassion alentour : avec gentillesse, on me tend des lingettes humides. Tu es pris dans moult bras le temps que j'enfile l'obligatoire combinaison verte. Une infirmière te propose de te baigner dans une petite baignoire de service. Une autre te pèse. A la cafétéria, une dame âgée voit mes difficultés à manger et te prend à sa table pour que j'avale mon assiette. Une autre porte mon sac à la sortie de l'ascenseur – dans ses yeux, une lueur de pitié effarée : “J'ai vu de quel étage vous veniez”. »

La communauté humaine semble plus soudée là où vit la souffrance que dans la ville des bien portants, parce que l'essentiel s'impose avec évidence : nous ne sommes rien et ne valons rien si la vie n'est pas vécue à l'aulne de la qualité d'amour et de générosité que nous sommes capables d'offrir. Ces phrases, ces mots, « amour, cœur, âme, joie parfaite, entière et sans mélange, féerie, bonheur... », vont sans doute sembler mièvres, voire dépassés à certains, mais le livre d'Antoinette Rychner n'a rien de mièvre ni de désuet, et les plus belles pages sont sans doute celles qui répètent cette évidence oubliée. Le cœur ne bat jamais aussi intensément que lorsqu'il « déborde de reconnaissance » et l'âme meurt si elle n'est pas constamment réchauffée. Ainsi, cette institutrice qui passera ses après-midi de congé à apporter à Aloys le matériel de bricolage auquel ses camarades ont eu droit. Il reçoit aussi des cadeaux, des dessins, des lettres, des mots qui apaisent, font rire. Des voisins remplissent leur frigidaire en prévision de leur retour lors d'un week-end. D'autres personnes viennent de loin pour consacrer deux, trois heures à garder Benjamin. Les deux frères se prennent la main et se sourient. Leur mère ne retient pas ses larmes, elle pleure de bonheur. A aucun moment elle ne pense à l'avenir ; elle est là, simplement, avec ses enfants, « à jouir de leur chance ». Le soir, lorsque Aloys s'endort tandis qu'elle le veille, elle retient sa respiration pour écouter la sienne. « En dehors de son souffle, seul le bruit léger, régulier de la perfusion égrène nos instants de paix. » Un jour, le couple demande de l'aide sur WhatsApp, détaillant leurs besoins et transmettant le lien vers leur calendrier. Dans la demi-heure qui suit, les premiers noms apparaissent comme par magie.

« Nous ouvrons les bras et recevons tout : compassion, chocolat, câlins et réconfort, écoute compréhensive, encouragements ; exhortations à tenir le coup. »

C'est sans doute parce que cette petite communauté d'un homme, d'une femme, de deux enfants, est encore capable d'avoir le cœur débordant de reconnaissance, d'être « époustouflée » devant la gentillesse du monde que non seulement elle « tient le coup », mais elle grandit comme une étoile. Dans ses efforts ininterrompus pour poursuivre une vie de famille, pour « être ensemble », parce que cela seul compte, elle illumine et rayonne comme un vrai foyer sur tous ceux qui l'entourent. Une infirmière à la retraite parle à Benjamin, le chatouille, le fait rire en prononçant le mot « pompon ». Elle le sait, la vieille experte, les bébés aiment les syllabes qui se répètent, papa, maman, bonbon, caca... Sa grand-mère manifeste sa joie de voir le dérangement, le mouvement, la vie

s'introduire dans sa vie sous une forme brute et heureuse. Une accompagnante de l'association des familles d'enfants atteints de cancer, dont la fille est malade depuis neuf ans, vient recueillir la parole d'autres parents pour les consoler. Admirable personne ! écrit Antoinette Rychner.

« Et ça fonctionne ! Peu importe où nous sommes, il suffit d'être ensemble pour qu'existe un foyer : un foyer pour de vrai. »

Vient le moment du départ et l'occasion de montrer sa gratitude. Il n'est pas simple de dire merci, vraiment, solennellement. Puis la vie recommence. Les quatre sont de nouveau du monde des bien-portants, des insoucians qui s'adonnent aux vacances, de ceux qui peuvent se permettre de se dépenser hors nécessité vitale, mais qui ont « perdu la terrible grâce qu'offre le malheur avec la conscience de l'essentiel. »

A ce jour, l'enfant est en rémission.

Le livre d'Antoinette Rychner nous a ému plus d'une fois. Il y a quelque chose de vrai, d'authentique dans la langue qu'elle utilise et qui cherche à fuir autant que possible les « belles phrases » et tout ce qui ressemblerait à de la littérature. Pourtant ce récit sincère et poignant nous a rappelé en filigrane un grand roman où s'expriment quelquefois des pages d'une rare tendresse. Probablement l'auteure n'a-t-elle pas songé au *Voyage au bout de la Nuit*, mais en la voyant constamment porter son enfant cœur contre cœur, nous avons lu *Peu importe où nous sommes* en filigrane du roman de Céline, moins pour l'épisode connu d'Alcide et de sa nièce, ou celui où apparaît Bébert, l'enfant malade, que pour une page plus discrète qui célèbre la force et le courage des mères. Nous sommes au quinze août, elles peuvent monter au Paradis.

Le Directeur de la Compagnie Pordurière convoque Bardamu qui vient de débarquer et lui explique les règles des colonies, l'apéritif, le vol, la sexualité, les trois couleurs du drapeau colonial. Il chasse sa bonne accroupie sous la table, lui demande d'aller chercher le boy et de la glace, le reçoit d'une paire de gifles et de deux coups de pieds dans le bas-ventre avant de l'insulter. Bardamu, aussi honteux que lâche, regarde par la fenêtre. Des files déchargent, cale après cale, les bateaux jamais vides, avec leur gros panier plein sur la tête en équilibre, sortes de fourmis verticales. Il y a aussi des femmes.

« Quelques-unes portaient en plus un petit point noir sur le dos, c'étaient les mères qui venaient trimarder elles aussi les sacs de palmistes avec leur enfant en fardeau supplémentaire. Je me demande si les fourmis peuvent en faire autant. »

Christophe Gaillard